

## LE CONCERTO

à Henry Céard.

Les bourgeois de la ville de Dieppe ignorent toujours comment le docteur Rigaud, aujourd'hui fort respecté, dut à l'exécution d'un Concerto en Ut mineur de Beethoven l'argent de ses inscriptions gaspillé en folles dépenses ; et les clients de la *Maison des Almées*, lieu de débauche plus connu à Rouen que la cathédrale et plus fréquenté que le théâtre des Arts, ne surent jamais par quel mystère, dans le salon aux tentures amarante enfumées par les cigarettes et déteintes sous les obscénités, le vieux piano, dit *la Casserole*, fut un jour accordé.

A Rouen, parmi les nouveaux inscrits pour la rentrée à l'Ecole de Médecine, Marcel Rigaud arrivait, précédé d'une manière de popularité. Ceux qui, au Lycée, avaient promené en sa compagnie leur ennui à travers le *Jardin des racines grecques* lui gardaient une reconnaissance véritable pour les sources de gaîté qu'il faisait insolemment jaillir des lexiques et des grammaires ; car l'imprévu de ses reparties désarmait les sévérités les mieux résolues. Une mémoire très sûre, une faculté prodigieuse de s'assimiler toutes choses lui épargnaient les deux tiers de la peine que se donnaient ses camarades les plus studieux. Exemple détestable aux yeux des maîtres, par la fantaisie de l'improvisation, il semblait prouver l'inutilité de l'effort.

Il n'aimait que la musique, mais il l'aimait avec passion. C'était un instinct qu'il tenait de sa mère, nièce d'un fameux compositeur.

Dans ses rêves orgueilleux, quand elle imaginait son fils, M<sup>me</sup> Rigaud le voyait sous la figure d'un grand musicien. Au demeurant, pour plus de sécurité, comme les idéales reines de la légende conviaient au baptême de leurs enfants les bonnes fées des environs, elle obtint de l'oncle qu'il accordât son parrainage à Marcel. Et la cravate de commandeur, d'un si bel effet sur l'uniforme d'académicien porté par

l'oncle, M<sup>me</sup> Rigaud ne doutait pas qu'elle dût un jour resplendir aussi, toute rouge, au cou de son fils.

Mais elle allait ainsi à l'encontre des opinions de son mari.

M. Rigaud, médecin de réputation à Dieppe, riche de vingt ans de pratique et pouvant renoncer à une clientèle fatigante, se fût retiré volontiers au milieu du respect et de l'argent. Mais par expérience il savait les difficultés du début dans une carrière trop encombrée, décevante et difficile, et cependant moins périlleuse, croyait-il, que la musique. Il souhaitait éperdument que son fils lui succédât. Physiologiste rêveur, il croyait revivre en sa descendance; son matérialisme même se résignait mal à l'idée que tout disparaît avec nous des choses pour lesquelles, jour après jour, nous peignons sur la terre. Révolté contre la mort, à travers elle il voulait perpétuer la vie, et dans son orgueil d'échapper au néant, il se créait en sa postérité une ressemblance de son esprit.

Aussi, par l'autorité de sa présence, bien des amertumes qu'il avait connues, Rigaud souhaitait les épargner à son fils : son successeur, pensait-il. Marcel avait grandi. Après les consultations, les malades s'informaient amicalement : Travaillait-il ? Le remplacerait-il bientôt ?... Et sachant tout ce que ce fils faisait de contraire à ses désirs, pour entretenir l'espoir de sa clientèle, il disait : oui, sans trop y croire.

En bon observateur, il connaissait à fond son Marcel. Comme sa femme et lui étaient de petite taille, il disait : « En algèbre moins par moins donne plus. Chez nous, cela a donné moins : c'est le malheur de l'enfant, produit des deux termes ! »

Marcel, en effet, cherchait à compenser aux yeux de ses contemporains l'exiguité de sa taille par l'énormité de ses actions. Et le docteur Rigaud constatait en son fils des imperfections qui lui étaient odieuses, et cependant très chères. Il s'était connu l'emportement de ces instincts, la sottise de ces défauts, et les ayant réprimés chez lui, par une espèce de sagesse résignée, douloureuse et sans joie — homme d'expérience et sachant la courte extrémité des choses, il essayait d'enseigner son fils pour qu'il les ramenât à la mesure du possible et du terre à terre. Et l'amour de Marcel pour la musique lui apparaissait comme une fantaisie éphémère, mais dangereuse, parce qu'elle correspondait frénétiquement aux ambitions mal ordonnées de sa femme.

Cependant, attentive à maintenir la bonne union du ménage, M<sup>me</sup> Rigaud feignait de se soumettre. Quand le docteur disait : Marcel sera médecin, et, montrant les pièces d'un squelette éparses dans un tiroir, ajoutait : Ces os-là, s'il les étudie, lui rapporteront davantage et plus sûrement que les touches de votre piano — elle répondait : oui, certainement. Mais dans cette déférence, elle mettait les réserves de son idéal ; et derrière les mots convenus et qui ne gênaient rien en apparence des espoirs du docteur, — sournoise et maternelle, elle sous-entendait : Marcel sera un grand musicien.

Marcel accepta la carrière pour lui choisie par son père. Et grâce à sa docilité, le docteur et M<sup>me</sup> Rigaud retrouvaient les divergences qui les séparaient. Le père redoutait le dédain pour l'anatomie, — la mère, la négligence pour le piano.



Comme autrefois, à la rentrée des classes, M<sup>me</sup> Rigaud accompagna Marcel pour l'installer. Mais, cette année, son rôle devenait plus difficile. Il fallait choisir un logement, organiser les détails d'une existence à laquelle le lycée, officiellement, avait pourvu jusqu'à ce jour. Sa répugnance pour la vulgarité continue et la misère meublée des hôtels, où, de rue en rue, cherchant et incertaine, elle montait en compagnie de Marcel, augmentait sa fatigue sans déterminer son choix. Rue Rollon, près du Vieux Marché, un logis paraissait moins laid que les autres. Fallait-il le prendre ? Elle hésitait. Marcel aussi ; et lassés tous deux de visiter des chambres, au bout des escaliers, — sans courage pour engager des discussions nouvelles, vers le soir, à l'heure où l'eau clapote le long des bateaux silencieux, et que, en attendant la paye, près des guérites, causent entre eux les ouvriers du port, — la mère et le fils, excédés, se promenaient sans plus penser à rien, au delà de la ville, le long des quais.

Ils arrivèrent dans le quartier du Mont Riboudet, rue Moiteuse. Un écriteau les arrêta :

Petit Appartement meublé à louer.

La maison était d'apparence honnête. Ils entrèrent et questionnèrent la concierge :

— Oui, Madame. J'ai un petit appartement à 70 fr. par mois, tout compris, c'est le seul de la maison qui soit garni... C'est

un agent d'assurances qui venait de Paris. Il est parti sans payer et a laissé ses meubles — un mobilier tout flambant neuf. Alors, plutôt que de les vendre, le propriétaire m'a dit de louer l'appartement tel que... Une vraie chance pour vous !

C'était fort bien, en effet : deux pièces, très claires, et un petit vestibule. Dans la chambre à coucher, les tentures étaient fraîches et gaies et le mobilier net et de très bon goût : un lit de cuivre, une armoire à trois portes ornées de glaces, une toilette de pitchpin. Une table, une bibliothèque-étagère, deux fauteuils et des chaises, en noyer recouvert de cuir, meublaient la seconde pièce, salon et bureau tout ensemble. Après les horreurs sans nom qu'ils avaient inventoriées tout le jour, cela leur semblait à tous deux réaliser le maximum du confortable qu'ils rêvaient.

— Si monsieur l'arrête, je pourrai faire le ménage. Je lui ferais aussi son petit déjeuner, en bas dans la loge...

Elle avait ouvert la fenêtre.

— Et quelle vue ! —

Le soleil à son déclin disparaissait derrière les collines boisées de Canteleu. Devant eux, les quais s'étendaient, pleins de mouvement. Un bac à vapeur courait d'une rive à l'autre de la Seine et derrière les mâts des grands navires amarés aux Docks, de hautes cheminées sur Saint-Sever et Quevilly poussaient leurs fumées au-dessus des arbres qu'elles dépassaient.

— Et les voisins ? demanda M<sup>me</sup> Rigaud.

— Oh ! c'est très bien loué, Madame... Des gens paisibles, tous mariés, qui restent ici longtemps. Il n'y a jamais d'allées et venues : un employé du Crédit Lyonnais, un lieutenant de douane et un chimiste de la ville.

La dignité de la maison établie, on tomba d'accord sur le prix. M<sup>me</sup> Rigaud donna le denier-à-Dieu, et on s'en fut dîner en se réjouissant du hasard.

Ils s'en félicitaient encore en déjeunant le lendemain. La clarté de l'appartement leur semblait égayer à jamais l'avenir.

M<sup>me</sup> Rigaud s'inquiétait cependant, s'épanchait en conseils. Après le repas, prétextant un oubli, elle dit :

— Allons chez toi, veux-tu ?

Marcel lui donna le bras. Ils descendirent vers les quais.

La concierge les arrêta au passage :

— Madame, c'est arrivé.

Marcel, déjà monté, ouvrait la porte.

— Mais il y a un piano ! Regarde !...

— C'est pour te tenir compagnie... Je l'ai acheté ce matin, tandis que tu faisais des courses. On l'a livré pendant le déjeuner. Ça te rappellera la maison et tu seras moins seul...

Elle évoqua des soirées, où — le docteur, dehors sous la pluie, allant au lointain vers sa clientèle — elle guidait, devant la méthode Le Carpentier, ouverte sur le pupitre entre deux bougies, les petits doigts de Marcel déjà habiles à jouer la *Polka Nationale* ou le *Petit Suisse*.

— Promets-moi que tu n'oublieras pas pour cela de travailler ta médecine. Pense à ton père aussi !

Pour mieux admirer son piano, il s'assit et découvrit le clavier. « Erard »... Le nom du facteur apparut flamboyant en lettres d'or sur le vernis.

— Un Erard, et un demi-queue ! Comme tu me gâtes !

Il joua, pour essayer l'instrument, dans l'œuvre trente-unième de Beethoven, le premier morceau de la sonate en ré mineur.

Les appels de l'idéal y retentissaient au milieu du tumulte des passions et des querelles de la vie. Et M<sup>me</sup> Rigaud, silencieuse, écoutait monter du clavier la sérénité de sa résignation mêlée à la turbulence de ses rêves. Dans cette phrase obstinée et superbe, se dégageant et triomphant enfin des angoisses, elle voyait l'avenir de son fils, s'affirmant au-dessus des déboires et des tristesses.

— Partons, Marcel, j'ai encore bien des achats à faire, et l'heure du train approche...



En quittant la gare, où il venait de reconduire sa mère, Marcel s'étonnait d'être seul et libre. Par les rues désertes, ne sachant où rejoindre des camarades, ni lesquels, il gagna le quartier des cafés, entra dans une brasserie, s'assit à une table. C'était la première fois qu'il se trouvait ainsi, tout seul au restaurant. Il relut le menu à deux ou trois reprises avant de se décider, puis commanda son dîner, qui fut expédié très vite. Alors, il fuma une cigarette, demanda du café et les



illustrés; puis, désœuvré, il observa ses voisins qui jouaient l'apéritif à la manille. Une jeune femme était assise auprès d'eux,— mais, attentifs à leur jeu, ils la négligeaient fort. Elle bâilla deux ou trois fois, regarda Marcel et lui sourit. Il pensa : allons, en voilà une qui n'a pas l'air de s'amuser plus que moi; et il lui rendit son sourire.

Ayant retourné dans tous les sens les journaux, Marcel referma les cartons noirs, à coins dorés, et les repoussa devant lui, sur la table. La partie de manille était achevée, et ses voisins causaient :

— Eh bien, Marthe, viens dîner avec nous, puisque tu es veuve.

La femme accepta.

Sans qu'il cherchât à entendre la conversation, Marcel y démêla toute l'histoire de Marthe. Son amant venait de la quitter pour se marier au Havre. Elle était sans amertume, attristée, certes, mais résignée aussi, à ce qu'elle jugeait inévitable.

Elle suivit les jeunes gens qui partaient, mais s'attarda pour rajuster son chapeau devant une glace. Elle aperçut l'image de Marcel qui la regardait et lui sourit encore. Puis elle rejoignit la bande.

Maintenant, il réfléchissait, songeant à la vie joyeuse dont il se sentait plus ébahi qu'enthousiaste. Il s'étonnait de n'avoir rien imaginé pour se distraire, qu'observer des indifférents au milieu desquels il se trouvait plus seul qu'en plein désert.

C'était donc tout cela, les endroits de plaisir dont les parents redoutent si fort les tentations ! Pour sa part, il ne s'y croyait pas le moins du monde en perdition. S'il éprouvait quelque chose, c'était de l'ennui.

-- Mais sans doute est-il trop tôt... Les gens qui font la noce n'arrivent pas de si bonne heure...

Il attendit, commanda un second café pour patienter. Les habitués qui entraient s'attablaient, jouaient paisiblement aux dominos ou au jacquet. Quelques femmes étaient venues.

Pour la plupart laides et trop fardées, elles semblaient, elles aussi, manquer d'entrain, bâillaient en lisant les journaux du soir, faisaient des réussites, se tiraient les cartes.

Il pensa soudain que son piano l'attendait. — Rentrons, se dit-il, tout heureux à l'idée qu'il allait se réfugier chez lui.

Il alluma la lampe, et parcourut les deux pièces composant sa demeure. Dans la chambre, il trouva son linge méticuleusement rangé sur les rayons de l'armoire, et ses vêtements pendus bien en ordre aux patères. Il ouvrit la porte du bureau, et vit sur la table des provisions auxquelles il n'avait pas pris garde l'après-midi. Il les inventoria. Après l'impression pénible d'abandon qu'il venait de ressentir au café, ces gâteries lui semblaient continuer la famille. La terrine de pâté, préparée comme il l'aimait, lui rappelait la vieille cuisinière de ses parents. Il revoyait ses gestes coutumiers. Une assiette de faïence, à grands ramages bleus, reste d'un ancien service du temps de son enfance, évoquait à ses yeux toute sa première jeunesse à la maison paternelle.

Dans un vase, sur le piano, quelques fleurs, apportées par sa mère, embaumaient. Grâce aux objets familiers qui l'entouraient, Marcel oubliait l'impersonnalité du décor. Il s'était assis au piano et, pour rehausser sa taille, il avait empilé sur une chaise les trois tomes de son traité d'anatomie. Il songeait; et ses doigts sur le clavier frappaient doucement les touches en lents accords. Une horloge tinta douze coups qu'il n'entendit point. D'autres sonneries dans le lointain répondirent. Un hasard de tonalités, une rencontre imprévue d'accords avaient orienté sa rêverie en la précisant; maintenant c'était le treizième prélude de Chopin qu'il jouait machinalement, sans doute parce que rien ne pouvait en effet mieux correspondre à la mélancolie immense et indéfinie qui le remplissait. Confusément, il pensait à la fois à son enfance si tendrement choyée dans l'affection dont sa mère l'entourait, — et à la carrière qu'il allait suivre, et qu'il eût souhaitée peut-être, au fond de lui-même, bien différente. La musique en demi-teinte berçait sa rêverie. Le prélude était fini, mais toujours ses doigts allaient sur le clavier dans la nuit; son jeu devenait plus vibrant, et le piano, sous les arpèges retentissants, résonnait à pleines cordes. Brusquement, des coups de manche à balai furent frappés sous ses pieds et une voix indignée lui cria :

— Eh, là-haut ! le nouveau locataire, faudrait voir à nous ficher la paix et à nous laisser dormir !

Il referma le piano, gagna son lit et, comme la fraîcheur des draps neufs faisait frissonner sa chair, il se rappela la jeune femme rencontrée à la brasserie et il s'endormit.

Malgré sa déconvenue du premier soir, Marcel, cependant, apprenait l'usage de la liberté. Il goûtait fort l'agrément de ne plus se lever aussi tôt qu'au lycée, s'accordait chaque matin un répit de cinq minutes qui durait un quart d'heure, puis une demi-heure, l'obligeait finalement à s'habiller en hâte, et à courir à l'hôpital en avalant un croissant et une tablette de chocolat. Le « patron », heureusement très pris par la clientèle, arrivait souvent en retard. En l'attendant, après avoir examiné les entrants avec l'interne et pris les observations des malades, tout le service, assemblé dans un coin de la salle, auprès de la table où l'on signait les « bons », bavardait.

Marcel eut vite fait de devenir l'ami de son interne, qui l'invita un jour à la salle de garde. Sensible à ce grand honneur pour un jeune étudiant de première année, trop fin pour chercher à étonner d'emblée ce milieu redoutable, Marcel montra juste assez d'esprit et de belle humeur pour être unanimement jugé « très gentil ». Et comme l'Internat s'enorgueillissait d'une collection d'enseignes baroques, décrochées au cours d'expéditions nocturnes à travers la ville, un matin de la semaine suivante il apporta, sous son pardessus, une superbe pancarte où l'on pouvait lire : « Madame Planche, corsets en tout genre », décrochée la nuit même à la porte d'une maison.

Dès lors, ses qualités de musicien aidant, il eut ses grandes entrées à la salle de garde, son couvert fut mis à toutes les fêtes, et, les Internes possédant un petit bateau à voiles, il fut dans les sorties préposé à la manœuvre de l'écoute de foc, poste sans honneur dont il tirait cependant grande fierté.

L'après-midi, à l'amphithéâtre, et chez lui, une fois rentré, tout son temps était absorbé par l'étude. Sur les os que son père lui avait donnés, Marcel retrouvait, à demi effacés, les noms des muscles, à l'endroit de leurs insertions. Son ardeur tiédit sous l'effort immense qu'il fallut imposer à sa mémoire pour retenir les trente-deux tendons qui s'attachent à l'os coxal. Il fut d'ailleurs le seul qui les sût imperturbablement ; mais il garda rancune à l'anatomie, mit moins d'empressement à l'étude du fémur, heureusement plus facile, et rendit au piano, qui avait un peu pâti de tant de zèle pour la science, ses faveurs d'autrefois.

Deux ou trois fois par semaine, Marcel réunissait chez lui quelques camarades pour faire de la musique. Bien qu'il aimât



peu jouer devant des indifférents, incapables, le plus souvent, de partager ses enthousiasmes, il tirait quelque vanité de son talent, et se montrait assez fier de son piano. Ses auditeurs témoignaient une déférence égale au pianiste et à l'instrument. Même, l'un d'eux, nommé Balin, un brave et gros garçon un peu épais, mais excellent, dont le père était brocanteur, et qui avait par atavisme la manie « d'estimer » tout ce qu'il voyait, s'extasia devant un si beau meuble : — Tu sais, Rigaud, quand tu voudras, ça se vendra comme du pain, une affaire comme ça !

— Oui, mais elle n'est pas à vendre, mon vieux.

— Est-ce qu'on sait ? dit Balin. Car il émettait parfois des aperçus sans raison qui pénétraient l'avenir.



Les camarades avaient amené des amis, et le logis était bien étroit. Les pardessus et les chapeaux, les paquets qu'on ne savait où déposer trouvaient sur le piano une place toute naturelle. Et c'était la rançon de son volume encombrant que d'être à son tour encombré de cent objets divers. Sur son dos large et complaisant, voisinaient en bon accord partitions et livres d'étude. Généreusement, entre ses pieds tournés et massifs, il abritait la boîte au squelette démonté et ne semblait point lui garder rancune des préférences du docteur Rigaud. Même, comme pour mieux marquer un imprescriptible droit de préséance, le crâne avait pris au milieu de la tablette la place du vase à fleurs. Et cet asile un peu dédaigneux qu'il offrait à ses rivaux, livres d'anatomie et boîte à os, était comme le symbole du superflu s'effaçant devant le nécessaire, image aussi des aspirations artistiques de M<sup>me</sup> Rigaud subordonnées à la volonté pratique du docteur son époux.

A leur tour, les amis plus anciens avaient entraîné Marcel dans les cafés qu'ils fréquentaient. Un soir, celui-ci reconnut Marthe. Elle était seule, vint s'asseoir à la table voisine de la sienne et s'enhardit jusqu'à lui parler. Il osa l'inviter à venir chez lui. Elle refusa ; il insista. Alors elle consentit. Ce soir-là, les camarades furent bien surpris de voir M<sup>lle</sup> Marthe leur faire les honneurs d'un logis dont ils étaient, certes, bien plus qu'elle-même familiers. On se sépara très tard, ayant émis forces paradoxes, vidé de nombreux verres et fumé quantité

de pipes. Sous le prétexte de lui faire remplir jusqu'au bout ses devoirs de maîtresse de maison, Marcel avait retenu Marthe. Alors, quand ils furent seuls, sans effronterie, mais sans fausse honte, elle se dévêtit.

Maintenant, il la retrouvait fréquemment le soir. Elle l'accompagnait chez lui, n'était point gênante, s'installait dans un coin. Elle l'écoutait gravement, tandis qu'il jouait comme s'il eût été seul.

Mais comme elle vantait partout le talent de Marcel, la curiosité des autres femmes s'excita si bien qu'un soir, à la brasserie, ces dames se plaignirent d'être trop souvent délaissées pour la musique. Pour les calmer, Marcel les invita :

— Bien, venez aussi... Seulement il faudra se tasser, car ce n'est pas bien grand chez moi !

— Tant mieux, ce sera plus drôle.

On put voir que Marcel n'avait pas menti : les chaises manquaient. Une femme se hissa sur le piano et s'assit, les jambes pendantes.

De ce jour, le respect pour l'instrument décrut encore, en même temps que la qualité de la musique. Mais la gaîté et l'exubérance des réunions consolèrent Marcel de ce quasi gaspillage de son talent. Il était devenu le centre des plaisirs pour ses camarades : pour venir chez lui, les plus anciens étudiants délaissaient l'hospitalière *Maison des Almées*. C'était pour eux tout avantage ; on était bien, en vérité, un peu à l'étroit, mais Marcel avait en sa faveur la qualité du piano, la fraîcheur des femmes, la gratuité des consommations, l'abondance des cigares et du tabac. Se réchauffant à la bonne humeur qui l'entourait, Marthe oubliait ses gros soucis.

Bien qu'elle ne fit montre d'aucun dédain envers les autres femmes, celles-ci la jalouaient. Trop discrète pour se mettre à l'unisson de leurs manières et voulant éviter toute aigreur dont sa réserve mal interprétée fût devenue la cause, elle s'abstenait le plus souvent d'assister aux soirées trop bruyantes à son gré, et venait de préférence chez son amant les jours où elle savait y trouver peu de monde. Les filles, en effet, confondaient le tapage avec la gaîté, apportaient chez Marcel des habitudes d'estaminet dont la nature de Marthe, plus raffinée, s'offensait comme d'un attentat à l'intimité de son foyer qu'elles profanaient. Quand tous étaient partis, il leur fallait, avant

de se coucher, ouvrir les fenêtres pendant un grand quart d'heure pour assainir l'atmosphère empuantie par le mélange des haleines, des parfums et des pipes.



Quelque humbles que fussent les réceptions, elles coûtaient cher cependant, et grevaient bien lourdement le budget de Marcel qui en supportait tous les frais. Ses ressources avaient fondu. Il arrivait maintenant au bout des mois au prix de difficultés terribles, et s'il n'avait eu la précaution de prendre à l'avance une quantité de cachets dans un restaurant à vingt-cinq sous, il eût connu la faim. Mais, tout ce qu'il recevait de ses parents le premier du mois passait à payer l'arriéré du mois précédent. Son compte s'allongeait chez la blanchisseuse. Le tailleur, qui lui avait fait crédit, sur la bonne réputation de son père, refusait d'exécuter sans à-compte préalable un nouveau complet.

Déjà, sous des prétextes variés, Marcel avait tiré de sa mère l'argent qui lui manquait. Maintenant, les besoins se faisaient plus pressants; il recevait moins souvent ses amis, qui, sentant croître la gêne de leur hôte, espaçaient d'eux-mêmes leurs visites : la *Maison des Almées* en bénéficia. Mais comme les femmes demandaient toujours les boissons les plus dispendieuses, et comme la moindre coupe de champagne était d'une exorbitante cherté, Marcel dut renoncer à les y accompagner, et la Patronne, s'étonnant de ne plus voir ce client qui payait bien, serviable et bon garçon, avait interrogé les autres.

— Il a une femme chez lui, hein ? Ça passera. Il nous reviendra !

Marcel n'apercevait nul moyen de sortir d'embarras. Il eût voulu reconnaître, d'une manière plus efficace qu'il ne le pouvait la gentillesse de Marthe. Mais comment faire ?

Par bonheur, son interne remplaça un médecin de campagne pendant quelques jours. Marcel assura le service à l'hôpital. C'était le couvert pour une semaine, et il put revendre à perte quinze cachets du restaurant.

Mais cette vie d'expédients le lassait. Il n'osait, son interne revenu, recourir trop souvent à l'hospitalité de la salle de garde, largement ouverte cependant. Il chercha des leçons de musi-

que et n'en trouva pas : sa jeunesse trop apparente rebutait les parents, qui ne pouvaient le prendre au sérieux.

Un samedi soir, ayant emprunté l'argent du voyage, il partit, bien résolu à tenter auprès de son père un grand effort pour se procurer un subside. Dès qu'il fut seul avec lui, allant droit au but, il lui dit :

— Papa, j'aurais besoin de deux cents francs.

— Pourquoi faire ?

— C'est un cours payant que je voudrais suivre.

— Quel cours ?

— De bactériologie.

— De bactériologie !... En première année ? Tu deviens fou. Apprends d'abord l'A. B. C. du métier avant de te lancer dans ce que tu ne peux comprendre. Prépare ton examen, ça vaudra mieux.

— Mais...

— Tu veux me tirer une carotte — avoue-le. Jusqu'ici je me suis laissé faire, pas aussi souvent que tu l'aurais voulu — naturellement, — mais je n'ai pas été dupe, et c'est fini cette fois.

Quand M. Rigaud consentait à se laisser tromper sciemment, la raillerie dont il assaisonnait ses libéralités — afin de prévenir de trop fréquentes tentatives — ne laissait rien ignorer de sa clairvoyance. Marcel s'accommodait mal d'une tutelle qui, pour se faire sentir à distance et par intervalles, ne lui semblait pas moins pesante. Sans vouloir astreindre Marcel à une austérité qu'il jugeait impossible, M. Rigaud, comme tous les pères, se montrait fort indulgent aux sottises des autres enfants, mais gardait sa sévérité à l'endroit de son fils, comme s'il souffrait dans son orgueil de n'avoir point engendré la perfection.

— Mon garçon, j'ai été jeune avant toi, et étudiant aussi. On n'apprend pas à un vieux singe à faire des grimaces. Je te donne deux cent cinquante francs par mois. C'est bien assez, c'est même large, car moi j'ai vécu avec cent cinquante !

— Papa, la vie est plus chère maintenant.

— Je l'admets. Aussi je te donne cent francs de plus que je n'avais. Tu ne me feras pas croire que tout a doublé de prix ? Je m'en serais aperçu et j'en aurais profité pour doubler

aussi le prix de mes consultations. Ça n'est pas le cas. Arrange-toi.

Le soir venu, sa mère apitoyée, silencieusement, au moment où il prenait congé, lui glissa deux louis dans la main.

Il partit, reconnaissant et honteux. Sa fierté humiliée se cabrait.

Dans le bruit du wagon, dans les heurts et les cahots, les pensées s'entrechoquaient dans son esprit. Il gémissait sur son malheur d'avoir un père qui fût médecin. Il l'entendait encore : « Pour un débutant, ma vieille anatomie de Cruveilhier est bien suffisante, les insertions musculaires n'ayant point, que je sache, changé de place depuis vingt ans. » Alors il fallait renoncer à l'espoir largement escompté de majorer ses profitables achats chez les libraires. Il déplorait que la munificence de sa famille se fût dépensée d'un seul coup et trop généreusement en l'achat du piano, qui semblait l'avoir à jamais tarie.

Bercé par le chemin de fer, assoupi, il cherchait le moyen de se tirer d'affaire. Subitement, un brusque arrêt du train le projetant en avant, il se mit à rire tout haut, sans souci des voisins. Il venait de penser à ce que lui avait dit Balin : « Ça se vendrait comme du pain... » Je le vendrai, — oui, je le vendrai, dit-il, et il s'étonna qu'une idée si simple ne lui fût pas venue plus tôt. On approchait de l'été : nul danger que ses parents vinssent le surprendre à l'improviste pendant toute la saison ; ils étaient bien trop occupés à Dieppe.

A la rentrée, il aviserait. Le plus pressé était bien de se procurer les vingt-cinq ou trente louis indispensables, pour cesser d'accumuler de petites dettes ridicules tout en crevant de faim. La répétition des échéances si peu espacées lui donnait trop de souci. Il ne pouvait, comme un joueur de flûte, boucher un trou s'il n'en ouvrait un autre aussitôt. Mais, pour que le résultat en valût la peine, il fallait bien que chaque opération lui laissât quelque chose dans les mains, quand le créancier précédent était désintéressé. Et les dettes augmentant ainsi d'importance devenaient de plus en plus difficiles à solder. Comme il avait, jusqu'ici, payé très régulièrement ses camarades, sa réputation était intacte ; il ne voulait à aucun prix passer pour être ce qu'on nomme un tapeur ; son orgueil en eût trop souffert. Les avantages qu'il allait trouver à la vente du piano lui semblaient grandir. Même s'il fallait avouer



à ses parents, ce moment difficile ne viendrait que dans quatre ou cinq mois. « D'ailleurs, se dit-il, ça embêtera ma mère, la pauvre femme, et c'est la seule chose que je regrette ; mais, au fond, mon père n'en sera qu'à demi fâché et peut-être en rira-t-il. Et puis tout vaut mieux que la vie que je mène..... »

En rentrant chez lui, il trouva sur la table, bien en évidence, la note de la logeuse, qu'il devait depuis huit jours :

Il lut :

Un mois de location.....	70 fr.
Service .....	5 —
Petits déjeuners et extras divers.	10 —
	<hr/>
	85 fr.

— Allons, s'il m'en restait, voilà qui lèverait mes derniers scrupules !



— Mais je n'ai pas la berlue... On dirait que c'est bien plus grand chez toi... Tu as donc vendu ton piano ?

— Oui. Balin, tu sais, le type dont le père est brocanteur, me l'a acheté. Il me gênait. Ça tenait vraiment trop de place.

— Il n'a pas dû être facile à descendre !

— Non. On aurait dit qu'on enlevait un cercueil.... Tiens, si tu veux on ira l'enterrer proprement tout à l'heure !

Marthe était montée ce soir-là chez Marcel. Depuis que les réunions joyeuses avaient cessé, elle continuait de venir encore gentiment, toute seule, comme les chiens retournent volontiers vers ceux dont l'accueil fut sans dureté.

— Mais tu restes ? demandait Marcel, anxieux soudain d'échapper à la solitude qui lui pesait dans l'appartement trop vide maintenant.

Elle se défendait un peu pour la forme, tandis que son geste, devant la glace, ôtant les longues épingles de son chapeau, démentait ses paroles.

— Alors tu as de l'argent à présent?... Tant mieux, mon vieux. Je suis bien heureuse pour toi. Car c'est pas gai la dèche, va, j'en sais quelque chose !

De l'argent ! Il n'en restait plus guère à Marcel.

— Ce que ça a fondu ! Si tu savais... j'en suis encore abruti.

Quand j'ai senti les louis dans ma main, après la vente, je m'amusais à les empiler par tas de cinq. Il y avait longtemps que je n'en voyais plus la couleur. Et puis je suis sorti. J'ai payé la logeuse, et le patron du restaurant. De là je suis allé chez la blanchisseuse et chez le cordonnier. Mon tas d'or diminuait tellement à chaque arrêt que je me suis demandé si j'aurais le courage d'aller jusque chez le tailleur. Mais mes frusques étaient vraiment trop vieilles. J'ai réglé sa note et versé un acompte sur le complet et le manteau que je me suis commandés. Tiens, les échantillons sont là, dans la coupe, sur la cheminée, à gauche... Tu les as?... Il sera bien, n'est-ce pas? En revenant, je me sentais léger. Ça m'embêtait quand même d'avoir presque tout nettoyé de ce que j'avais le matin; mais tu comprends, je ne dois plus un sou. C'est un sacré poids qui m'est parti de sur l'estomac....

— Je comprends! Tu as bien fait.

Mais l'énumération des dettes payées par Marcel avait réveillé en Marthe de cuisants soucis.

La conversation avait languï, puis avait cessé.

Marthe, tandis qu'elle se dévêtait, sentait ses larmes prêtes à couler... Marcel vit tout d'un coup qu'elle tâchait de cacher ses souliers éculés.

Enfin, avec son corset, tomba l'aveu de son anxiété:

— Oui, ce sera très bien ton complet... Mais ce qui est complet, c'est ma dèche, mon pauvre Marcel. Moi, qui ne t'ai jamais rien demandé, j'étais justement montée pour te dire des choses... Et je n'ose plus maintenant.

— Dis toujours, va.

— Eh bien voilà, puisque tu veux: je dois deux termes à ma propriétaire et si je n'apporte pas l'argent d'ici deux jours, on va m'expulser et saisir mes affaires... Et puis...

— Et puis?...

— Je dois encore...

La maigre somme que son amant lui avait laissée en la quittant pour se marier était fondue depuis longtemps. Elle devait à la blanchisseuse depuis deux mois — elle devait au boucher et au boulanger, qui refusaient de lui faire crédit, elle devait à l'épicière, qui, la veille, à l'heure où les bonnes et les cuisinières emplissaient sa boutique, lui avait fait l'affront de lui réclamer brutalement son dû...

Cela fut dit tout d'un trait, comme une litanie où les « je dois » revenaient à chaque phrase.

Comme on reçoit une douche, Marcel écoutait l'avalanche de ces misères, dont l'énumération ravivait le souvenir, trop récent, de ses propres soucis.

— Sacré bon sang !... Je me croyais tiré d'embarras.

Elle pleurait, maintenant, pour elle-même, se soulageant simplement comme un enfant, sans chercher à l'émouvoir, et sans espérer un secours impossible.

Même, elle s'excusa :

— Faut pas m'en vouloir, Marcel. Mais quand tu m'as parlé de tes dettes payées, ça m'a fait repenser... tu comprends. Je sais bien que tu as tes embêtements aussi.

En chemise, toute gamine encore dans ses gestes, elle essuyait ses yeux du revers de sa main. Il était ému profondément...

— Combien te faut-il ?

— Cent cinquante francs...

— Cent cinquante francs ?

Il prit sur la cheminée un billet et trois louis — les derniers, et les lui donna :

— Pleure plus, la gosse.

Il la soulevait dans ses bras.

— Mais toi ?

— Bah ! on s'arrangera toujours !

Il comptait dans sa poche la monnaie qui lui restait.

— Et maintenant, on ira dîner ensemble tout à l'heure. Fais vite risette, mon petit Marthon, et ne pense plus à tout cela. Cela n'en vaut pas la peine !

Quant ils sortirent, Marthe avait retrouvé sa gaïeté et Marcel ses soucis.

Elle passa chez la logeuse, qu'elle paya, ainsi que le boucher et le boulanger.

Tout en marchant pour la rejoindre, Marcel calculait qu'une fois l'addition du repas réglée il lui resterait bien juste de quoi attendre la fin du mois. Jusqu'au moment de se mettre à table, sa gaïté en souffrit.

Elle l'attendait au restaurant, rayonnante de bonheur. Mais, cependant, elle n'osait laisser paraître sa joie, devant les soucis qu'elle pressentait avoir rendus à son amant, et qui gâtaient,

à cette heure, son propre plaisir. Était-il donc impossible désormais pour elle d'éprouver un bonheur sans qu'il s'y mêlât l'amertume d'un regret ? Certes, elle était ravie et ne le dissimulait pas. C'eût été, pensait-elle, de l'ingratitude ; mais elle gardait, en face de Marcel, un maintien à la fois déférent et tout débordant d'affection contenue. Par son attitude attendrie, et un peu réservée, et par la limpidité de ses grands yeux purs, plus éloquents que des paroles dont elle sentait toute la vanité en un pareil moment, elle lui témoignait, dans un aveu muet, sa reconnaissance infinie.

Cependant, le temps leur semblait fuir. Tous deux pensaient que leur vraie rencontre — bien qu'ils se connussent depuis longtemps déjà — datait de ce jour même. Ils parlaient de choses indifférentes, en dehors de leurs pensées :

— Tu sais, disait Marcel, on a un mal affreux à se procurer du poisson à Dieppe...

— Cependant, au bord de la mer ?

— Bien oui, on ne croirait pas, mais tout est expédié à Paris.

Parfois, ils se taisaient. Et le garçon, étonné de servir des muets qui avaient l'air heureux et si loin de lui, allait et venait discrètement pour ne pas troubler leur rêverie.

Alors, sans qu'ils se rappelassent plus tard qui des deux en avait pris l'initiative, ils convinrent de ne se plus quitter.

— Le mois prochain, ça recommencerait. Profite de ce que tu ne dois plus rien à ta logeuse pour donner congé et viens chez moi.

— Mais au moins, Marcel, il faudra que je te fasse faire des économies. Nous y mangerons, chez nous. Je ne suis pas un cordon bleu, mais je saurai bien m'arranger, tu verras...

— C'est ça, et puis on sera ensemble, et c'est le principal. On ne pensera plus à la dèche. Va chercher tes affaires demain matin.

Leurs mains, que le hasard avait jointes, restaient unies, et se pressaient. Malgré leur misère, il leur semblait bien être heureux.

Le lendemain, Marthe s'installait. Les vêtements de Marcel se serraient pour faire place aux jupes et aux corsages pendus auprès d'eux.

— Tu vois, mon petit, c'est envahissant, une femme !

— Bah, maintenant que le piano est parti, il y a de la place !

— Le fait est que je ne sais pas où j'aurais mis ma malle et le carton à chapeaux !

Il l'embrassa, lui disant :

— J'ai vendu mon piano, mais j'ai trouvé une femme ; crois-tu que j'aie perdu au change ?...

Ils vécurent ensemble.

Le matin, Marthe descendait, à peine vêtue, sous un vieil imperméable, pour épargner ses robes. Elle faisait le marché, achetait des rogatons aux revendeuses de la rue. Elle cuisinait sur une lampe à alcool et, quand Marcel, rentrait de l'hôpital, il la trouvait affairée, tâchant à masquer le dénûment de leur maigre service par un semblant de gaieté et d'imprévu dans l'arrangement de leurs pitoyables repas.

Sur la malle, le réchaud fumeux dégageait en brûlant une odeur âcre dans l'appartement empuanti. Il s'usait ; mais, ne pouvant songer à le remplacer, ils n'osaient l'avouer. La senteur des graillons et des fricots remplaçait mal, tout de même, la musique de l'instrument vendu. Marcel, pour n'y plus penser, louait sans conviction, mais avec éloquence, la réussite d'un plat. Parfois, il prenait une partition sur l'étagère, et passait des heures entières à parcourir les Rhapsodies de Liszt ou les Nocturnes de Chopin.

Il était allé à Dieppe passer un dimanche, et avait étonné sa famille par sa voracité. Le lundi matin, en revenant chez lui, il trouva Marthe dépeignée, en jupon, assise sur le lit, sans courage ; elle avait, le matin même, tandis qu'elle descendait faire son marché, rencontré dans l'escalier la femme du lieutenant de douane, qui lui avait, d'un regard, exprimé tout son dédain.

Sans rien dire, Marthe regardait ses mains rougies par les eaux de vaisselle, mais elle ne récriminait pas.

— Marthe, je rapporte des provisions.

— Pas possible !

— Mais oui, tiens !

Il sortit de sa valise des boîtes de conserve dérobées à la cuisine chez ses parents :

— Et puis, ma mère m'a donné vingt francs !



Il riait maintenant, oubliant devant elle, — pour la contraindre à oublier aussi, l'humiliation de cette aumône à peine déguisée, et qu'il avait acceptée cependant, à cause du sourire triste de sa mère qui semblait dire : je devine tout, mon pauvre petit...

Leur budget fut un peu soulagé, mais leurs estomacs pâtirent ; ils s'étaient rationnés comme pour un siège. Même, plaisantant leur régime de disette, ils avaient inventé de ne tremper leur pain que l'un après l'autre dans l'huile adhérente aux boîtes, pour ne rien perdre qui se pût manger et le partager également.

Ils causaient. Mais un sujet revenait comme un refrain :

Pas d'argent. La famille devait envoyer de quoi prendre l'inscription trimestrielle ; le registre ouvrait du quinze au trente. Le problème était de savoir si elle joindrait à la somme quelques pièces pour l'arrondir.

Marthe, sans rien dire, semblait cependant regretter des époques plus heureuses. Lui-même souffrait de l'abaissement auquel il la réduisait sans le vouloir. Et, malgré la tendresse non diminuée de leurs tête-à-tête dans la fumée du réchaud, une douleur qu'ils n'avouaient pas prolongeait entre eux les silences..

Après les heures des repas, il rentrait maintenant le plus tard possible, cherchant des prétextes à demeurer dehors. Un soir, plus mélancolique que de coutume, elle lui dit quand il arrivait :

— Tu veux me quitter, Marcel !

— Moi ? Comment ?

— Tu ne rentres plus guère... Je vois bien, va. Tu m'habitues.

— Mais jamais !

— Jamais ?

— *Jamais*, bien sûr, jamais.

Sincèrement, il n'en avait pas la pensée ; mais cette vie misérable à deux, il la supportait plus douloureusement que s'il eût été seul à souffrir son faix. Il comprit qu'il aimait Marthe plus profondément qu'il n'avait cru jusqu'alors.

Le quinze au matin, un dimanche, le facteur apporta la lettre chargée tant attendue. Avant même qu'il sortît, les cachets furent brisés et l'amertume qu'elle contenait se répandit :

C'était un mot de M. Rigaud, souhaitant à son fils bon courage au travail et stimulant son ardeur. Un billet de cinquante francs y était joint qui laisserait six francs de bénéfice quand le percepteur aurait prélevé l'inscription... Alors la misère continuait.

Ils lurent la lettre et Marcel serra le billet dans sa poche.

— Allons, la famille nous offre un beau Dimanche! mais pas de folies, tu sais, car ce n'est pas avec ce qui restera de l'inscription qu'on en pourra faire!

— Justement, Marcel, ne vaudrait-il pas mieux le faire durer, ce reste-là, et commencer par manger ici?

— Bah, on verra bien après.

Il savait trop ce que signifiaient pour la pauvre fille ces deux mots : faire durer. Elle était tout autant que lui lasse des jeûnes excessifs et des rogatons frelatés, mais ne voulait pas l'avouer. Il se lamentait maintenant, en silence : ses scrupules lui revenaient. Il craignait que Marthe ne restât avec lui uniquement par reconnaissance, et il n'osait cependant aborder ce sujet, trop sûr de la réponse qu'elle lui ferait.

Ils gagnaient le restaurant où, pas plus gais qu'aujourd'hui, ils avaient inauguré ce régime de misère, dans les pressentiments qui assombrissaient déjà leur jeune tendresse.

Autour d'eux, dans les rues, le soleil répandait la joie sur les bourgeois endimanchés et superbes. L'été commençait et la journée s'annonçait radieuse et claire, — un de ces jours où l'allégresse de la nature semble nier la misère, qu'elle souligne cependant.

Et Marcel cheminait auprès de Marthe.

Comme un honnête garçon de recettes qui porte une fortune dans sa sacoche, tandis que, chez lui, sa famille crève de faim, il tenait en son portefeuille un beau billet bleu, — de quoi faire vivre jusqu'au bout du mois son petit ménage.

Ils entrèrent.

— Mais, Marcel, tu fais des folies! Et l'inscription? dit-elle quand il eut commandé.

— L'inscription? Elle est entamée, va, et elle y passera.

— Mon petit, voyons, je t'en prie... Qu'est-ce que tu diras à ta famille?

— Que j'ai été collé à mon examen, parbleu — puisque je ne pourrai pas m'y présenter faute d'avoir pris mon inscrip-

tion. C'est trop dégoûtant de nous laisser comme ça. J'en ai assez. Et ce qui me dégoûte encore plus, c'est d'avoir travaillé pour rien, car, il n'y a pas à dire, j'étais sûr d'être reçu. Et il faudra recommencer dans six mois. Tant pis... Il faut bien vivre.

Elle ne disait rien, sentant tout le prix d'un tel sacrifice.

Cependant, il espérait un hasard qui lui permettrait de s'inscrire. Il avait encore quinze jours devant lui avant la clôture du registre, et en quinze jours il peut se passer tant de choses !

Ils restaient à table, prolongeant leur déjeuner, s'appliquant à jouir plus longtemps d'un confortable dont ils savaient trop bien ne pas retrouver l'équivalent chez eux en rentrant ; — mais ce plaisir momentané, leurs soucis le gâtaient aussi.



A trois heures, ils sortirent enfin.

— Tiens, c'est vous, monsieur Rigaud ?

Sur le trottoir, devant le restaurant, ils venaient de se heurter à Chaniers, homme considérable, directeur artistique depuis douze ans du Casino de Dieppe, et voisin pendant l'été du docteur Rigaud.

Grand, fort, de mise impeccable et plutôt un peu trop soignée, un jonc à pomme d'or à la main, le veston déboutonné laissant voir un gilet de soie et découvrant, sur le plastron très blanc, une cravate nouée avec une négligence fort étudiée, M. Chaniers saluait :

— Si cela n'ennuie pas Madame — et, s'inclinant à nouveau, il désignait Marthe, coupant court ainsi aux difficultés d'une présentation qu'il jugeait inutile, — venez donc faire une partie de dominos avec moi ; je ne sais que faire jusqu'à l'heure du train et il y a si longtemps qu'on ne s'est vu !...

— Mais bien volontiers... N'est-ce pas, Marthe ?

— Certainement, Monsieur, avec plaisir.

Chaniers s'était assis en face de Marcel, en pleine lumière. Marthe, entre eux deux, le regardait à la dérobée. C'était un homme d'une quarantaine d'années, portant beau, les cheveux et la moustache très noirs, les yeux vifs, — un peu vulgaire, mais l'air très bon enfant. Sans modestie, dans les bio-

graphies qu'il rédigeait lui-même pour les insérer sous sa photographie à la première page des programmes du Casino, il s'intitulait le « découvreur de talents ». — « Ancien baryton, il avait connu des succès sur les grandes scènes de la province et de l'étranger. Une maladie du larynx avait prématurément clos sa carrière, le contraignant à devenir régisseur, puis directeur. Dans ses nouvelles fonctions, il avait fait preuve d'un flair extraordinaire et d'un goût impeccable. » La vérité était peut-être un peu moins reluisante et le passé artistique moins brillant. Chaniers avait dirigé un music-hall de quatrième ordre, avenue des Gobelins, — et les talents qu'il avait découverts pour les exhiber aux populations du quartier Croulebarbe, pianistes manchots, enfants ventriloques, acrobates à jambes de bois, étaient déjà le rebut des grands établissements du même genre. Cependant, il avait vraiment un jour mis la main sur un numéro sensationnel et qui avait fait sa fortune : c'était un violoniste qui jouait la tête en bas et les jambes pendues aux barreaux d'une échelle la *Romance à l'Etoile*, de *Tannhäuser*.

Présentement, de ses gros doigts velus, aux ongles bien soignés et trop chargés de bagues magnifiques, dont Marthe supputait le prix, Chaniers remuait les petits carrés noirs sur la table de marbre blanc.

Les deux hommes en prirent chacun huit, qu'ils tinrent dans la main gauche :

— A qui la pose ? Double six ? A vous, alors !

— Le voilà.

Et Marcel retourna sur la table le domino criblé de trous sombres. Au milieu, polie par le frottement, la virole de cuivre luisait.

— Quel beau temps pour votre saison ! Ça commence fin juin ?

— Oui... Faut espérer que ça durera.

— Mais vous vous mettez bien, monsieur Chaniers ! Vous avez Dniéper, le pianiste, pour l'ouverture de vos concerts symphoniques le 21 ?

— M'en parlez pas ! Ce bougre-là m'a télégraphié ce matin que je devrai me passer de lui. Il a la goutte. Me voilà dans de beaux draps ! Il faut que j'en déniché un autre !...

— Oh bien quoi ! ça se trouve.

— Pas si facilement... J'ai télégraphié aux agences à Paris. Personne... J'y vais ce soir voir moi-même.

— Je crois que vous n'avez plus de quatre.

— C'est vrai !

Marcel réfléchissait en jouant. Puis, soudain, il dit :

— Pas besoin d'aller si loin.

— Où alors ?

— Ici.

— Ici ? Ah bien oui... parlons-en. Rien à faire!... Qui d'abord.

— Moi, parbleu !

— Vous ? Sacré blagueur ! Je parle sérieusement, voyons !

— Mais, moi aussi.

Marthe ne feignait même plus de lire les journaux. Stupéfaite, elle regardait anxieusement Marcel.

Chaniers connaissait la réputation de Marcel. Il le savait aussi bon pianiste que farceur émérite, car, chez des amis communs, à Dieppe, il avait pu juger que cette double renommée n'était point usurpée.

— Je boude.

— Passe mon double trois. Comptons ! Il n'y en a plus. Vous avez perdu, monsieur Chaniers.

— Oui... Mais tout de même, ce n'est pas le toupet qui vous manque !

— La musique non plus, vous le savez bien !

— Le fait est... Ma foi, ce serait peut-être à voir. Un jeune virtuose inédit ! On a affiché un concerto de Beethoven, celui en ut mineur... Je m'en fiche du concerto, seulement je ne me fiche pas qu'on aille dire que je ne tiens pas mes engagements dès le début de la saison... Ma concession expire cette année...

— Alors ?

— Eh bien, on pourrait peut-être s'entendre.

— Ça ne dépend que de vous. J'ai cinq jours devant moi pour apprendre votre concerto proprement. Vous me ferez des compliments. Qu'est-ce qu'il vous demandait, Dniéper ?

— Cinquante louis.

— Je le ferai à moins.

— J'espère bien, tout de même !

— A moi la pose, cette fois... Mais n'oubliez pas que je



vous tire d'embarras. Faudra être gentil et m'en donner quarante.

— Quarante ! Non, mais vous en avez un toupet ! Quarante louis ! Mais personne ne vous connaît... Et croyez-vous que vous attirerez le public ?

— Mieux vaut pour vous que je ne sois pas connu du tout, puisque je vous promets de jouer ça proprement. Vous aurez le mérite de m'avoir déniché... Qu'est-ce que ça vous fait, puisque je sauve la recette ?

— Ta-ra-ta-ta ! Allons, vingt louis pour en finir.

— Non vingt-cinq. Ça fait un compte rond. Coupons la poire en deux.

— Vous êtes trop exigeant.

— Pensez au coton que je vais me fourrer pour être prêt dans cinq jours ! Et puis, je vous économise un voyage à Paris.

— Allons, entendu. Je suis trop bon. N'est-ce pas, Madame ?

— Oh, Monsieur, il a du talent, allez ! Et s'il ne vient pas de Paris, il vaut bien ceux de là-bas !

— On répétera samedi à trois heures.

— On y sera. Quand payez-vous ?

— Le soir du concert. Comme pour les grands Maîtres, Monsieur trouvera une enveloppe à son nom dans mon bureau !

Depuis cinq minutes, Marcel hésitait à poser cette question à Chaniers. La réponse ne l'abusa pas ; mais il pensa qu'il aurait encore quatre jours pleins pour prendre son inscription et n'osa point demander une avance, de peur que l'autre, flairant sa gêne, n'en profitât pour rabattre quelque chose du prix accepté.

— Alors, puisque mon voyage à Paris est inutile, dinons ensemble. Vous voulez bien me permettre de vous inviter, Madame ?

— Vous êtes trop aimable, Monsieur.

— J'y gagne encore, allez, et je m'en voudrais de vous empêcher de passer la soirée avec M. Marcel.

— En attendant, monsieur Chaniers, vous revoilà battu. Ça fait la culotte, n'est-ce pas ?

Marthe avait repris les journaux pour se donner une contenance. Elle était radieuse et souriait à Marcel. Chaniers la comblait de politesses.

— Demain, disait-il, je passerai aux journaux une petite note : Un jeune pianiste dont on dit merveilles. Grand avenir — et cætera, et cætera. — Vous me pigerez ça.

— Mais comment m'appellera-t-on ? Rigaud ?

— Sans renier sa famille, faut pas lui fichier le trac... Il sera temps de s'expliquer après : le papa et la maman arrangeront ça ensemble.



Après dîner, Marthe et Marcel conduisirent Chaniers à la gare et rentrèrent chez eux, très vite, fous de joie. Dans l'allégresse de cette aventure, ils oubliaient le dénûment de leur pauvre vie.

Pour tous deux, c'était un rêve. Etendus dans leur lit étroit, ils ne pouvaient s'endormir et songeaient. Il était allé chercher dans sa musique le Concerto en ut mineur de Beethoven et, s'étant recouché, le parcourait. Marthe s'inquiéta.

— Tu ne dors pas... Qu'est-ce que tu lis là ? Ce que tu vas jouer ?

— Oui. Ça, ma fille..., c'est cinq cents francs !

Elle se tournait auprès de lui, quand une pensée lui vint soudain :

— Mais où vas-tu étudier, puisque tu n'as plus de piano ? Il n'y avait pas encore pensé. Il réfléchit un moment.

— Chez Balin, parbleu, puisqu'il y est encore ! C'est un bon type, Balin, il ne demandera pas mieux. Et puis si celui-là ne voulait pas, il ne manque pas d'amis qui en ont. Et si les amis ne voulaient pas, un piano, ça se loue.

Rassurée maintenant, elle rêvait, les yeux clos, sans rien dire. Il lui semblait toucher au port et voir la fin des mauvais jours passés et qui ne reviendraient jamais, jamais. Marcel, son Marcel, avait fait devant elle des projets d'avenir tout à l'heure, auxquels il l'associait spontanément. Elle ne voulait plus songer combien précaire était le lendemain dans sa condition.

Elle aimait son amant de toutes ses forces, pour la joie intime de ses sens qu'il lui dispensait largement, et plus encore parce qu'il était le premier qui eût été délicatement bon envers elle ; la vie ne l'avait pas habituée à tant d'égards, et elle s'étonnait encore d'avoir rencontré un homme qui lui avait rendu

service et ne se fût point immédiatement, pour se payer, conduit en goujat. Elle le voyait, dans l'avenir, pianiste célèbre.

Lui, pensait à son inscription retrouvée, à son examen qu'il allait passer, — et brillamment, encore. Il avait bien un peu d'anxiété au sujet du concert, mais ce n'était qu'un petit moment désagréable qui serait vite écoulé. Puis, comme avait dit Chaniers, ni le toupet, ni la musique ne lui manquaient. Tout irait bien. Sa mère serait joyeuse infiniment, et son père, après ce coup d'éclat, ne pourrait plus douter du talent de son fils... Il n'abandonnerait pas la médecine, mais enfin M. Rigaud serait moins strict là-dessus. On lui pardonnerait plus aisément la vente de son piano. D'ailleurs, Chaniers lui trouverait d'autres engagements lui permettant de le racheter, puisque Balin l'avait encore... Il offrirait une robe à Marthe et un chapeau... Elle vivrait largement, pendant les vacances, tandis qu'il serait dans sa famille; en pleine mort-saison aussi pour les travaux de couture, que serait-elle devenue sans cette rencontre de Chaniers? Allons, la veine revenait...



Le lendemain, en allant à l'hôpital, il s'arrêta chez Balin. Devant la porte, une voiture de déménagements stationnait. M. Balin père, marchand de meubles neufs et d'occasion, antiquaire et brocanteur, possédait rue Jeanne-d'Arc une grande boutique fort bien achalandée. Marcel traversa le magasin, reconnut, parmi les buffets de salles à manger adossés deux à deux, les tables démontées et les chaises empilées, son piano et lui sourit. Il monta chez Balin fils.

— Dis donc, Balin, j'ai trouvé une affaire magnifique : un beau cachet pour jouer samedi dans un concert. Ton père voudrait-il que je vienne étudier ici sur mon piano, le soir, après la fermeture du magasin ?

— Mais ton piano, tiens, regarde, mon pauvre Rigaud, il est en voiture...

Soulevant les rideaux, Balin lui montrait le piano, démonté déjà, que quatre hommes engouffraient dans la voiture de déménagements. Les pieds et la lyre étaient sur le trottoir contre une roue, et les hommes portaient la caisse, sous une

couverture de laine grise à bordure bleue, semblable à la housse d'un cheval de course.

— Mon père l'a loué pour la saison d'été à des gens qui viennent habiter le château des Genêts. On le leur livre aujourd'hui...

Un juron lui échappa, et Marcel sortit, tandis que Balin s'excusait. Dans la rue, il aperçut la voiture qui disparaissait à un tournant, emportant son espoir.

Il suivit la visite à l'hôpital de façon fort distraite. Chargé par le patron de préparer un plâtre pour une fracture, il oubliait les proportions du mélange, versait l'eau sans compter, si bien que tout le service s'impatiait devant l'appareil qui refusait de « prendre ».

— A quoi pensez-vous donc, monsieur Rigaud, demanda le chef?

Il pensait à son piano.

En quittant l'hôpital, il entra chez un marchand de musique, résolu de louer. Mais l'homme exigeait une caution ou le prix d'un mois de location à l'avance.

— Mais, monsieur, c'est de la part de M. Chaniers, le directeur du Casino de Dieppe...

— Chaniers! Ah bien non, alors. Raison de plus. Je ne ferai rien pour lui être agréable. Il a refusé d'engager ma fille, un vrai virtuose, la meilleure élève de Ravolitch! Il ne s'y connaît pas en artistes, et c'est un homme sans éducation.

— Je regrette, monsieur.

Marcel rentra. Tout en déjeunant, il contait à Marthe ses mésaventures de la matinée.

— Bah! il y a les amis. Je vais chercher cet après-midi.

Il énuméra les maisons à piano de sa connaissance. Dauvillier était absent. Raymond avait une mère d'aspect si rébarbatif qu'il n'osait s'aventurer... Il demanderait d'abord à Valestran, qui habitait seul avec sa maîtresse. Si celui-là refusait, restaient encore les Garlan ou les Portal. C'étaient de braves gens, et il fallait bien en vérité qu'ils le fussent pour lui rendre un pareil service. N'allait-il pas s'introduire dans une maison, y rester quatre jours sans en démarrer — sauf aux heures d'hôpital, — s'installer comme en pays conquis et laisser tout le monde par la répétition fastidieuse du Concerto, joué sans cesse!.. Puis il faudrait entrer dans des explications embarrassantes que ces bons bourgeois ne compren-

draient jamais, avouer la vente de son piano, risquer des indiscretions et des ragots qui instruiraient sa propre famille.

Il sortit. Rue Rollon, chez Valestran, il s'arrêta. Il trouva la maîtresse de son ami, qui refusa net aux premiers mots :

— Valestran est bien trop jaloux. Il croira que c'est pour moi que vous venez ; il m'a déjà fait des scènes pour moins que ça, et je ne veux pas d'histoire.

Marcel se dirigea vers la maison des Garlan, qui habitaient rue Bouquet, tout en haut de la ville. A mesure qu'il approchait, il sentait diminuer son courage. Le soleil descendait maintenant et, par une fenêtre ouverte, passaient les sons d'un piano. Une main malhabile s'exerçait à jouer la valse de Faust : Ré, ré, fa, la, ré, ré... à la troisième mesure, les doigts, sans doute trop courts, de l'enfant manquaient l'octave, accrochaient l'ut, et la valse recommençait.

— Si c'est pas pitié que des maladroits pareils aient un piano à eux ! grommela-t-il.

Arrivé devant la porte des Garlan, il s'enhardit et sonna. Entendant le timbre, il eut envie de fuir, mais des pas résonnèrent, on le verrait quand même. Une bonne lui ouvrait.

— M. Garlan ?

— Monsieur est à la campagne. Il sera bien désolé d'avoir manqué Monsieur.

— Et moi donc ! pensa Marcel.

Il reprit sa course, traversa la ville, et, rue Grand-Pont, se risqua chez les Portal, qu'il n'avait pas vus depuis un an.

— Vous venez prendre des nouvelles de Madame ?

— Oui, répondit-il déconcerté.

— Elle est au plus mal. On l'a administrée ce matin.

Il laissa sa carte.

— Voilà une politesse que je ne pensais pas faire, dit-il en redescendant l'escalier. Et c'était une brave femme avec laquelle on aurait pu causer !

Il songea aux Fontenailles, qu'il avait oubliés. Ceux-là habitaient le Mont Gargan. Il y fut en vingt minutes. Mais une déception l'attendait encore. La maison était vide et les voisins lui apprirent que M. et M<sup>me</sup> Fontenailles faisaient leur saison à Vichy.

— Tonnerre de Dieu, me voilà frais !

A sept heures, bredouille et fourbu, passant place de la

Cathédrale, il envoyait un chasseur de café prévenir Marthe qu'il ne pouvait rentrer dîner. Après avoir paru si sûr de lui la veille, honteux de son insuccès, il la laissait encore douter de la véritable cause de son absence :

— Elle croira que je suis resté travailler, pensa-t-il.

Il errait maintenant droit devant lui, au hasard. Une heure plus tard, le ventre vide, comme les grandes déceptions mènent volontiers aux lieux de débauche ceux qui, cherchant à s'étourdir, ont besoin de trouver dans la gaieté même qu'ils réclament une mélancolie en accord avec leurs pensées, il ne s'étonna pas de se trouver devant la porte de la *Maison des Almées*.

Située près du beffroi, à trente ou quarante pas de la rue la plus commerçante et la plus animée de Rouen, sa notoriété, qui s'étendait fort loin dans la province, était bien méritée, car nul autre établissement ne pouvait rivaliser avec elle pour le luxe du mobilier, le nombre des femmes, et la qualité de sa clientèle.

L'état-major d'un vapeur norvégien, capitaine en tête, quittait la maison quand Marcel y arriva. Il se dérangea pour le laisser passer et sonna. Le timbre retentit, le judas fut ouvert et refermé brusquement, puis la porte s'entrebâilla. On le fit monter. Une seule lampe électrique allumée au lustre éclairait à peine le salon où il fut introduit pour attendre les « dames ». Il s'effondra sur un pouf, tournant le dos à la lumière, et songea :

Décidément, il allait télégraphier demain matin à Chaniers que la chose était impossible... Il y renonçait.

— Qu'est-ce qu'on va vous servir, mon amour ?

La patronne venait d'entrer, et, derrière elle, descendant pour le choix, les filles caquetaient, s'ébrouaient, faisant sonner les hauts talons de leurs souliers de satin sur les marches, avec un bruissement de soie et de linges froissés. « Madame » barrait la porte, éclusant de son imposante stature le flot des pensionnaires retenu dans le couloir.

Elle tourna le bouton d'allumage et la clarté du lustre devint aveuglante, tandis qu'elle renouvelait sa question.

Reconnaissant soudain Marcel, elle l'apostropha :

— Ah! mais, t'en as un toupet de revenir ici! On a assez de clients à la manque sans toi, tu sais... Et la bouteille de cham-



pagne que tu es parti sans payer la dernière fois ?.. Faudra-t-il t'envoyer l'huissier ?

— Si tu veux.

— Alors, tu viens encore faire flanelle ?

— Oui...

— Ce culot ! Tu oses avouer ça ?

— Oui...

— Oust... fiche le camp, et plus vite que ça... Eh bien, qu'est-ce que tu attends ?

— Dire que j'étais tranquille et qu'il va falloir s'en aller !

— Mais tu es abruti complètement ce soir !

— Oui...

— Voyons ! qu'est-ce que tu as ? Tu ne sais dire que oui à tout ce qu'on te demande !

— .....

— Mais enfin accouche ou va-t'en. Qu'est-ce que tu veux ?... Qu'est-ce que tu as ? Quelque femme, hein ? Bien, elle t'a aplati, mon vieux ! Ça passera, va... Non, c'est pas ça ? Plus grave, alors ?— C'est embêtant, mais dis-le.

— J'ai plus de piano !

— C'est tout ? Et puis après ? Qu'est-ce que tu veux que ça me fiche ?

— C'est vrai, tu peux pas comprendre... J'ai vendu mon piano pour payer mes dettes...

— Tu aurais pu penser à moi ; t'es bien honnête.

— J'y pense, mais c'est pas ça. J'ai plus de piano et je trouve juste en ce moment à gagner cinq cents francs si j'en avais un !...

M<sup>me</sup> Rose, la patronne, s'était assise auprès de lui sur le pouf, au milieu du salon. Derrière elle, les six femmes, trouvant la voie libre, étaient entrées, fort intriguées par ce dialogue inusité.

Heureux de s'épancher enfin, Marcel continuait, déballant ses tracas :

— On m'offre un engagement superbe, vingt-cinq louis que je te dis !.. pour jouer samedi dans un concert. Il faudra que je refuse, puisque je n'ai plus de piano pour étudier... Vingt-cinq louis ! C'est enrageant, tout de même. Je t'aurais payée avec ça, tu penses. Et je ne peux pas trouver de piano. J'ai couru cet après-midi dans toute la ville !

— Mais il y en a un ici.

Il n'y songeait pas.

C'était un vieux Pleyel de forme carrée dont l'aspect évoquait l'épinette et rappelait l'harmonium. Par quelle déchéance était-il arrivé jusqu'à la *Maison des Almées*, où, souffre-musique patient, au milieu des infamies du lieu, dans sa masse de citronnier il gardait des airs de bonne compagnie ? Il se laissait appeler la « casserole » et le « sabot », et ses cordes, derrière les touches d'ébène et d'ivoire, gluantes des sirops et jaunies par les cigarettes, résonnaient encore d'une manière mélancolique et profonde, tout oxydées qu'elles étaient par les coupes de champagne versées dans la caisse, alors que les ivrognes en gaîté dans la maison à lui aussi donnaient à boire. C'était leur manière de le « graisser », comme ils disaient en leur argot de mécaniciens ou d'industriels tirant leur langage de la fréquentation des machines. Et le vieux piano, accompagnateur autrefois des voix défuntes des aïeules, docile aux valse et aux polkas du jour, sous les doigts des commis voyageurs en godaille, faisait tourner autour de lui les obscènes peignoirs envolés sur les chaises plâtrées des catins.

On le dissimulait à demi derrière un paravent. Il servait à la fois de desservoir et d'office — exilé dans un coin du salon, l'air minable et fatigué comme un parent pauvre qu'on dédaigne. Jamais accordé, du reste, et fort méprisé, Madame ne parlait de lui que pour dire : « Quand les affaires iront mieux on en achètera un neuf ! » Mais, sans doute, depuis vingt ans les affaires restaient insuffisamment prospères, car les clients passaient, les femmes changeaient, Madame devenait de plus en plus grosse, mais seul le vieux piano demeurait.

Et dans ce salon trop doré, parmi les grands meubles prétentieux, recouverts de velours amarante, les rideaux à crépine et les divans à baldaquin, sous l'éclat des lumières électriques, parmi les glaces reflétant sur tous les murs et jusqu'au plafond des nudités savamment dévoilées, il avait l'air mélancolique de ces musiciens aveugles, qui, sans rien voir du plaisir qu'ils déterminent, mènent des sarabandes de tristesse et de désir.

— Tu es bien gentille, madame Rose, mais qu'est-ce que tu veux que je fiche sur le sabot ?... Il est faux, archi-faux.

Elle réfléchit devant l'objection et, songeant qu'il la dédommagerait, amplement elle dit :

— Je le ferai accorder.

— Il y manque plus de cordes qu'il n'en reste !

— On les remettra !

— Je te gênerai... Il ne suffit pas de jouer une ou deux fois, tu sais. Il faut repasser des vingt ou trente fois le même passage. Ça embêtera tout le monde !

— Tu n'as qu'à venir l'après-midi, il n'y a personne.

— Tu as réponse à tout. Entendu, alors. Je t'embrasse — tu me tires d'un sacré mauvais pas. Je te revaudrai ça!...

— Oui, entendu. Paie seulement ce que tu me dois!...

— Avec intérêts encore!...

— Je ne ferais pas ça pour tout le monde, tu sais, mais tu es un bon gars ! Tu es gentil pour les femmes à l'hôpital, n'est-ce-pas, Irma ?

— Sûr, Madame ! Il a dit à la sœur que ce que j'avais ne me fermait pas la bouche et ne m'empêchait pas de bouffer. Alors, comme ça, il m'a fait avoir la portion entière!...

— Eh bien ! puisque tu me donnes le moyen de gagner mes vingt-cinq louis, je paie le champagne ce soir ! Tu me feras bien crédit. Tu comprends, maintenant ça n'est plus la même chose. Tu n'as rien à craindre. Ça devient une dette d'honneur !...

On apporta les bouteilles et les verres.

— Viens demain à deux heures, dit M<sup>me</sup> Rose. Il sera prêt. Je vais le dire ce soir à Vinet. Il vient tous les lundis, le jour de la visite des femmes. Il trouve que c'est plus sûr pour lui... Je lui dirai de venir demain matin.

— Ah, Vinet!... On peut être tranquille alors.

C'était un accordeur aveugle, le plus réputé de Rouen et qui avait jadis donné les soins de son art au piano de Marcel.

Ainsi, pour lui être agréable, Madame trahissait au profit de Marcel le secret professionnel si rigoureux dans une maison bien tenue, dont les pièces, tels les compartiments étanches d'un caisson sous-marin, s'ouvrent au visiteur seulement quand le personnel a fait le vide devant lui, et s'est assuré par cette précaution que le fils ne court point le risque d'y rencontrer son père.

Tranquillisé enfin, Marcel eût voulu partir. Mais les femmes l'entouraient :

— Joue-nous une valse.

— Joue *les Roses*.

— Fais-nous danser.

Résigné, il s'assit au piano et joua.

Les femmes chantaient faux le printemps et l'amour. Elles dansaient, faisant des mines « comme dans le monde », soucieuses d'une impossible correction que démentait bien vite le ton des invectives échangées quand deux couples se heurtaient. La moiteur de leurs chairs poudrées sous les tissus légers exhalait un arôme de sueurs, de fards et de parfums rances. Au tournoiement rapide de la valse, les peignoirs s'envolaient, découvrant jambes et cuisses, haut-gainées dans des bas de soie transparente, noire ou rose, que tachaient de couleurs vives les jarretières enrubannées. Plus que le spectacle des nudités offertes et provocantes, l'atmosphère alourdie par les relents de tabac d'Orient et les vapeurs du vin de champagne était obscène.

Peu à peu, éreintés, les couples s'affalaient sur les sièges. Devant les glaces, à petits coups du plat des mains, les chevelures croulantes se rajustaient, les rubans se renouaient...

Enfin, les dernières coupes bues, comme on sonnait à casser la cloche, Marcel se retira. Madame, en le reconduisant, renouvela sa promesse :

— A demain, deux heures; Vinet aura fait le nécessaire!

Il sortit, et courut chez lui tout d'un trait, rasséréné, pressé d'annoncer à Marthe la bonne nouvelle. Mais en route il réfléchit qu'il ne pourrait lui dire en quel lieu il allait étudier.

Elle était au lit.

— Ah! j'étais inquiète! Tu as trouvé, au moins? Comme il est tard!

— Oui, c'est chez un ami de lycée. J'y ai dîné.

Son mensonge réveillait son appétit, aiguisé par cette journée de recherches et d'angoisses, et mal trompé par le champagne. — Il ajouta :

— Et fort mal, car j'ai une faim terrible!

Il mangea un morceau de pain, se coucha et s'endormit tard,

surexcité par le souvenir des événements extraordinaires qu'il venait de traverser.



Le lendemain, après déjeuner, il prit sa partition et traversa la ville pour se rendre à la *Maison des Almées*.

Il fallait, pour y pénétrer, quitter une rue fort passante et franchir, dans un cul-de-sac, cinquante pas à découvert. Nul citoyen de Rouen n'ignorait ce détail de topographie locale. Autrefois, un urinoir, dans le passage, pouvait servir de prétexte aux audacieux qui s'y risquaient en plein jour; mais la municipalité avait fait enlever l'édicule et supprimé l'alibi. Les allants et venants de la rue voisine dévisageaient quiconque s'engageait dans l'impasse. Personne n'osait s'afficher pareillement, et, mieux qu'une muraille de Chine, et plus efficace, une pudeur conventionnelle interdisait aux bourgeois, avant la nuit close, cette zone sacrée que franchissaient seuls les livreurs apportant à la maison les limonades et les siphons ou les blanchisseuses ramenant le linge dans leurs paniers.

En plein midi, Marcel sonna.

Un homme sortait. C'était Vinet, l'accordeur, qui, le long des murs, tâtonnait avec sa canne. Dans le silence de la maison encore endormie, il venait d'achever son bruyant ouvrage.

Au coup de sonnette de Marcel, Madame vint ouvrir elle-même.

— Tiens, regarde, lui dit-elle, en pénétrant avec lui dans le salon, je crois que tu vas être content.

Pour la première fois depuis bien longtemps, le jour entraît à pleines fenêtres dans la vaste pièce. Aux lourds volets grands ouverts aujourd'hui pour épargner le luminaire, garnis d'une matelassure épaisse dont le ventre bombait, surplombant la ruelle, pendaient les chaînes et les cadenas; obliquement, une large raie de lumière traversait le lustre, se jouait dans les pendeloques, s'irisait en arcs-en-ciel à travers les prismes des cristaux, et venait en mourant s'épanouir sur le piano.

Marcel l'avait toujours vu dans l'ombre.

Aujourd'hui, sous la chaude caresse du plein soleil, dorant son coffre de citronnier, le Sabot retrouvait un air de jeunesse, et lui apparaissait transfiguré, méconnaissable.



Il s'installa, l'ouvrit et commença de jouer.

Alors, comme la lumière qui le baignait, le vieux piano vibra, éperdument.

Sous des doigts enfin déférents, sous une musique dont la noblesse depuis longtemps désapprise, et retrouvée soudain, le purifiait, désencanaillé par le souffle du génie traversant ses vieilles cordes, lui, le paria, sous l'harmonie jaillissante de Beethoven, se montrait digne d'une dilection qu'il n'espérait plus. Elle le vengeait de vingt années de souillures et de profanations. Que lui importait maintenant d'avoir été pour la crapule, sous le mépris de musiciens méprisables, ses bourreaux accoutumés, la Casserole ou le Sabot ! Redevenant l'interprète d'une pensée sublime, il se retrouvait enfin lui-même et chantait l'alleluia de sa résurrection.

Les accords s'envolaient dans l'air pur, gagnaient la rue voisine. Bien que Marcel peinât sur un trait, les motifs apparaissaient se dégageant peu à peu des harmonies qui les voilaient. Et malgré l'indignité du lieu d'où semblait émaner une musique aussi suave, sur le trottoir voisin les dames qui passaient s'arrêtaient un moment, tendant l'oreille, surprises...

Pendant deux jours, Marcel ne quitta guère la maison. La Patronne sortait, promenant tour à tour ses pensionnaires par groupes de deux ou trois. Elle abandonnait la direction à la sous-maîtresse, lui recommandant de ne pas déranger Marcel. Les allées et venues étaient rares et ne le troublaient pas. C'étaient des fournisseurs ou, bien, rarement, quelques soldats — des « dispensés » — qui venaient après cinq heures et disparaissaient au bout de vingt minutes.

Autour de lui, indifférent et chaste, la maison s'éveillait.

Mais un trait, toujours le même, le désespérait, c'était dans le trois-huit, au début du second mouvement, une cascade de doubles notes fort enchevêtrées et se terminant par des sextolets de quadruples croches. Longtemps avant d'y arriver, dès la fin de l'allegro, il y pensait. Puis, y parvenant, il s'arrêtait court, comme un cheval qui se dérobe... Il recommençait les trois mesures précédentes — sa rentrée en solo — et franchissait enfin l'obstacle — qu'il ne pouvait cependant enchaîner, et se lamentait.

Une femme entra, sur la pointe des pieds, pour ne pas le déranger. Absorbé dans son travail, il ne l'entendit pas d'a-



bord. Cependant, un bruissement d'étoffes tout près de lui, puis le frôlement de la femme lui firent lever la tête.

Sans s'inquiéter d'elle, il continuait de jouer son trait. Elle s'était approchée, regardant la partition. Elle dit :

— C'est pas ça.

— Comment ?

— Ecoute, je vais te montrer ! T'as pas le bon doigté...

— Tu sais donc ?

— Retire-toi.

Elle s'assit à la place de Marcel sur le tabouret.

— Tiens, garde-moi mes bagues...

Les mains nues, avec sécurité, elle joua ; sur le clavier, les notes montèrent comme un jet d'eau, puis ruisselèrent en cascade... Elle recommença plus lentement, accentuant, pour bien lui montrer :

— Voilà, mon petit, comment on le faisait chez Delaborde, au Conservatoire.

— Delaborde

— J'étais dans sa classe !

— Alors ?

— Oh moi, si je te disais tout ce que j'ai vu !...

Elle haussa les épaules, ajoutant :

— As-tu une cigarette ?

— Voilà.

— Tiens, aussi, le *largo*, prends-le donc comme ça (et elle solfia les premières mesures, insistant sur un passage), si, si, si, la, ré, fa, la, sol... Dans ce mouvement, il ressemblera moins à l'air que Gounod a chipé pour sa cavatine de Faust ?

La sous-maîtresse criait dans l'escalier :

— Madame Lucette, voulez-vous descendre ?

— On y va ! répondit la femme... Donne-moi du feu.

Elle alluma sa cigarette et disparut, rentrant dans son passé impénétrable.

Le doigté qu'elle avait indiqué simplifiait la chose. Marcel, maintenant, n'éprouvait plus la difficulté qu'il redoutait tant de ne pouvoir vaincre. Tout s'enchaînait pour le mieux. Il recommença, délivré d'un terrible souci.

Le soir était venu. Le fracas d'une voiture sur les gros pavés mal équarris de l'impasse annonçait le retour de Madame et de sa « famille ». Un brouhaha emplissait la maison et don-

nait à Marcel le signal du départ. Comme un fonctionnaire ponctuel qui a rempli bien exactement sa journée, il serra sa partition et regagna son domicile.

Marthe l'attendait. Mais, en l'embrassant, elle le flairait : il ramenait une odeur étrange dont ses vêtements étaient maintenant tout pénétrés.

— Qu'est-ce que tu sens donc ?

Elle se montrait jalouse ; et ne sachant que dire, le lendemain à l'hôpital il s'imprégna d'iodoforme pour combattre les parfums. La senteur ignoble de la drogue l'émporta dans la lutte. Mais, Marthe apaisée, la Patronne à son tour le humait, lui déclarant :

— C'est pas des odeurs à amener dans une maison honnête et bien tenue ! Si les clients reniflent ça, ils vont croire pour sûr qu'il y a une femme qui est en train de pourrir !

Il s'excusa : Nécessités professionnelles, dit-il. Il souffrait plus encore que les autres, — qui, au moins pouvaient s'écarter de lui, — son nez refusant de s'accoutumer à cette puanteur tenace.

Maintenant il possédait à fond son concerto, ne tiquait plus sur le trait dont la femme lui avait donné le doigté. C'était le dernier jour avant le départ ! En rentrant chez lui, il trouva une lettre de Chaniers, qui lui envoyait quatre fauteuils pour le concert, et des coupures de journaux chantant à l'avance sa gloire et le flair de l'impresario. — Marthe dévorait les louanges de son amant qu'on annonçait comme un prodige :

*De Dieppe :* Le concert de demain, qui ouvre la saison, s'annonce comme un grand succès. L'habile directeur artistique du Casino, M. Chaniers, toujours à l'affût de ce qui est sensationnel, a découvert un jeune virtuose du piano, dont le jeu prestigieux étonnera les connaisseurs. L'excellent orchestre sera dirigé par le maestro Fagotti. C'est dire que le programme qu'on trouvera d'autre part offre de quoi satisfaire les plus difficiles.

Elle était toute rouge de plaisir.

Il fut convenu qu'elle emploierait les derniers dix francs restant de l'inscription à prendre un billet de troisième classe

aller et retour pour Dieppe — et à dîner là-bas, en attendant la soirée.

Et tandis que Marthe cuisinait le repas, tout en répétant : « Vivement demain soir que ça soit fini ! » Marcel, les doigts sur un clavier imaginaire, « repassait » le trait qui lui avait coûté tant de peines.



Ah ! l'Erard sur lequel, au Casino, il jouait le Concerto appris sur la « Casserole » ! Quels sons ! Comme il lui rappelait celui qu'il avait vendu et que, à travers les phrases de Beethoven applaudies par le public, il se voyait déjà rachetant chez Balin !...

Il avait fini, maintenant. Pendant une seconde, longue affreusement, la salle était demeurée silencieuse. Tout à coup, les bravos avaient éclaté. On l'acclamait. Il revint saluer trois fois et, pour sortir de scène, il eut peine à se frayer un passage à travers les musiciens qui frappaient de l'archet le bois de leurs violons pour l'applaudir. Chaniers l'avait cueilli et embrassé d'un grand geste de théâtre, et, tout en le poussant vers le cabinet directorial, il lui répétait : « C'en est un succès, monsieur Rigaud ! c'en est un succès ! »

Il lui avait remis une enveloppe en disant :

— Vous donnez un autre concert, bien entendu. Tenez, voilà l'argent d'avance pour vous décider.

Tandis qu'il serrait dans son portefeuille les précieux billets, Marcel aperçut « Madame » fendant la foule, accourue pour le féliciter. Son chapeau surchargé d'ornements ridicules tanguait et roulait sur sa tête, toute rouge de sueur. Elle arrivait les mains tendues.

— Eh bien, madame Rose, lui dit-il tout bas — je paierai le champagne, et je ne t'oublierai jamais, toi, et le Sabot non plus, va !

C'était un défilé, comme à la sacristie, après un mariage. Derrière la Patronne, ses parents venaient, émus au point de ne pouvoir parler. Sa mère l'embrassa sans rien dire : elle tremblait de joie, et le docteur, plus calme, mais non moins remué, lui dit :

— Ah ! voilà ce que tu fais à Rouen !... C'est égal, je te féli-

cite de bon cœur ! Tâche seulement d'avoir autant de succès à ton examen.

Songeant à l'argent qu'il venait d'empocher et qui lui rendait son inscription, Marcel lui répondit :

— Tu sais, papa, si j'ai proprement « tapé sur ces os-là », comme tu disais, ça ne m'a pas empêché de travailler les autres !

Ses camarades aussi étaient venus. Sauf l'interné de service, toute la salle de garde était là, qui le félicitait.

M<sup>me</sup> Rigaud, plus calme maintenant, l'interrogeait :

— Petit mystérieux, qui ne nous a rien dit !

— Vous n'auriez pas voulu !

— Peut-être !... Mais quelle est cette dame fort empanachée qui nous a bousculés pour te féliciter la première ?

— Ça, maman, c'est une dame de Rouen... Elle adore la musique... et encourage les musiciens !



Voilà comment Marcel, rentré à Rouen dans la joie, put prendre son inscription avant la clôture du registre, renouveler la garde-robe de Marthe et racheter son piano, que Balin s'engagea à lui rendre quand les gens des Genêts s'en iraient. Ce moment ne tarda pas, car les châtelains de hasard partirent sans prévenir et sans acquitter le prix de la location, ce qui fit dire à Balin père : « Reprenez votre piano, allez, monsieur Rigaud, je vois bien qu'il vous rapportera plus qu'à moi ! »

Mais quand le piano revint, Marthe était partie. Elle avait reçu, un jour, une lettre de son ancien amant. Elle avait pleuré, puis, s'armant de courage, elle avait dit enfin à Marcel :

— Il vaut mieux que je m'en aille. Tu as été bon pour moi, mon petit, je ne l'oublierai pas — mais il faut que je te laisse travailler maintenant. Et puis *il* m'a écrit... Il est malheureux avec sa femme. Il l'a quittée et va divorcer... Elle avait de l'argent, mais ça n'est pas tout... Enfin il a une belle situation maintenant et il va me reprendre. Vois-tu, mon petit, ça sera préférable. Ça te fera de la place pour ton piano... Où aurais-je mis ma malle ?

Comme Marcel restait abasourdi, des larmes plein les yeux, elle avait ajouté :

— Je ne suis pas perdue, va... Je reviendrai te voir de temps en temps. Je ne vais pas au bout du monde...

Mélancolique, il se résigna, comprenant bien qu'il ne pourrait la garder toujours, et que leur situation devait se résoudre ainsi, sans amertume.

Dans l'escalier, Marthe dut s'arrêter sur le palier d'un étage pour laisser passer les hommes qui rapportaient le piano démonté.

RENÉ DUMESNIL.